Pierre FABRE
(1894-1955)

Après avoir surmonté il y a deux ans une grave maladie, Pierre Fabre a succombé à une nouvelle crise le 12 décembre dernier. Alité pendant deux semaines, il recevait des étudiants à son chevet, se refusant, disait-il, « à devenir inutile », et avec nous ses collègues il s'entretenait de projets d'avenir. A l'heure où cesse une collaboration fraternelle, j'éprouve douloureusement le vide laissé par sa disparition.

Entré à l'École normale supérieure en 1914, il avait été aussitôt mobilisé. Combattant glorieux de la première guerre mondiale, décoré de la Légion d'honneur à titre militaire, il ne put reprendre ses études qu'en 1919. Nommé membre de l'École française de Rome, il passa en Italie trois années fécondes, décisives pour son orientation. Dès sa sortie de l'École, il se dévoua de toute son âme à l'enseignement, d'abord à l'Université suisse de Fribourg (1924-1937), où il a laissé un souvenir ineffaçable, puis à l'Université de Strasbourg (1937-1955), où, en digne petit-fils de Fustel de Coulanges, il s'attacha irrémédiablement à l'Alsace.

Sans relever ici tous les travaux du savant, il suffira de rappeler la variété des préoccupations qui ont conduit l'éditeur de la *Guerre civile* de César à ses travaux sur la *Religion romaine*, et à se spécialiser dans l'étude de saint Paulin de Nole, orientée dans le sens d'une enquête sur « l'amitié chrétienne ».

La foi sereine qui éclairait sa vie, tempérée de douceur franciscaine, inspirait aussi ses recherches ; son exquise courtoisie lui valait l'attachement de tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher dans le cadre de sa nombreuse famille ; la modestie était sa vertu quotidienne ; servir, sa constante préoccupation ; son don exceptionnel, une « caritas » rayonnante dont chacun de nous garde la nostalgie.

Robert Schilling.